



La Compagnie Les Marchés de l'Été présente

Ce que j'appelle oubli

de Laurent Mauvignier (Éditions de Minuit, 2011)

création 2016

diffusion sur la saison 2018/2019



Ce que j'appelle oubli

Mise en scène et scénographie : **Jean-Luc Terrade**

Musique : **Hervé Rigaud**

Vidéo : **Erwin Chamard**

Collaboration lumières : **Etienne Dousselin**

Visuel : **Carlos Alanis**

Photographie : **Pierre Planchenault**

interprétation : **Jérôme Thibault**

durée : 1 heure

teaser vidéo sur : www.marchesdelete.com

Production Les Marches de l'Été - avec l'aide à la diffusion de l'Office Artistique de la Région Nouvelle-Aquitaine - création en avril 2016 au Glob Théâtre, à Bordeaux - remerciements à Florencia Demestri et à Samuel Lefeuvre.

Ce que j'appelle oubli

Le récit s'articule autour de la présence et de la voix d'un «témoin», témoin dont le point de vue évolue et fluctue au cours de son déroulement, jusqu'à prendre furtivement la place des différents protagonistes ; il s'adresse tour à tour au frère « présent » à ses côtés, au public ainsi qu'à lui-même.

La force de vie de cette parole pourrait être un simple motif littéraire, mais Laurent Mauvignier a le talent d'en user pour confronter l'écriture à l'événement, puisque cette parole va travailler à détailler la scène fatale. Il met ainsi les mains dans la réalité la plus abjecte, sinon la plus « bête », dans tous les sens du terme, pour en dégager une tentative de fiction qui dépasse tous les cadres, une parole qui ne fait qu'avancer pour tenter non pas de comprendre mais de pointer ce que nous avons en commun avec la part la plus monstrueuse de ces hommes. La violence absurde dont ils font preuve a un lien avec notre manière d'appréhender aujourd'hui le monde, ses drames quotidiens, de s'en accommoder et d'en accepter la répétition.

Sans verser jamais dans la seule indignation, cette tendance très actuelle qui s'empare de l'information pour la vider de sens et de réponses, et qui devient dès lors aussi banale que la violence des faits qui font l'actualité; sans succomber à la charge morale, l'auteur développe une écriture qui s'efforce d'ausculter la tragédie par sa précision et sa « sécheresse ». Il fait le choix d'avancer par portions de phrases, tendues, procède par retour sur des éléments de détails qui virent à l'obsession : ces rappels hypnotiques contribuent alors, par couches successives, à donner une consistance autre que factuelle à la scène.

Cette parole d'un témoin se construit sur des éléments qui n'ont rien à voir avec l'émotion : elle a besoin de partager des couleurs, des odeurs, des décors, pour nous placer dans un cadre qui pourrait nous être connu, qui ne renvoie pas le drame dans un espace éloigné duquel nous serions à la fois à distance, étrangers et donc tranquilles.



© Pierre Planchenault

A partir d'un fait divers

Ce que j'appelle oubli, paru en 2011, est plus qu'un roman : c'est un défi lancé au réel par la fiction, à partir d'un événement qui réduit brutalement l'humanité d'une réalité qui est la nôtre, dont la violence finit par nous devenir banale.

À la base de ce texte, un « simple » fait divers survenu en 2009.

En réaction à ce que cet événement tragique a d'insupportable et de finalement aussitôt oubliable, en réaction à notre manière de consommer désormais l'information, soit-elle sordide ou heureuse, Laurent Mauvignier choisit d'écrire une seule phrase de soixante pages : par cet exercice qui dépasse la simple charge émotionnelle, il sort la littérature de son confort pour déployer une parole, expectorée comme un dernier souffle, ce moment indicible où la panique le dispute à l'espoir.



© Pierre Planchenault

« Les quatre vigiles d'un supermarché Carrefour de Lyon seront présentés de vant un juge d'instruction jeudi matin, après le décès mardi d'un homme de 25 ans interpellé dans leur magasin. L'autopsie a révélé que la victime est «morte d'une asphyxie mécanique par compression de la cage thoracique» et portait des hématomes «au bras et au front», a annoncé mercredi en fin d'après-midi le parquet de la préfecture du Rhône.

L'incident s'est produit lundi, vers 18h15, quand un jeune, logé dans un foyer de la ville, a été arrêté alors qu'il était en train de voler des bouteilles de bière au supermarché Carrefour du quartier de la Part-Dieu. Les vigiles ont emmené le jeune homme, «particulièrement excité», dans une salle de contrôle où il a été immobilisé en attendant l'arrivée de la police, selon Mr David Metaxas, avocat de deux des agents.

«Les policiers, appelés aussitôt, ont mis 50 minutes à arriver. Le jeune homme a été plaqué contre un mur, puis contre une table haute», ajoute Mr Metaxas, précisant que la scène a duré «une demi-heure environ». Il a ensuite perdu connaissance en tentant de se dégager. Il a reçu les premiers secours par un manager des vigiles avant l'arrivée des pompiers. Il est décédé à l'hôpital mardi après-midi. Les vigiles estiment être intervenus «de façon professionnelle, ce qui est confirmé par les enregistrements sonores du local de rétention», précise Mr Metaxas. »

Le Parisien 30/12/2009.

Les intentions

Laurent Mauvignier fait de son sujet le révélateur d'un état du monde dans lequel notre indifférence fondamentale est la condition de notre vie en société. La mort vient, sinon remettre en cause, du moins nuancer l'appréhension qu'on pouvait avoir de nos existences : sommes-nous encore vivants dans un univers où le dialogue n'existe plus, où la prise de parole dans ce qu'elle a de plus urgent, vital, peut sembler être un acte de folie, et où plus rien ne semble pouvoir nous toucher ?

Il est des textes qui sont traversés par cette idée d'urgence, à être lu, à être dit et entendu. Celui-ci tout particulièrement, dans sa manière d'arrêter le temps, le nôtre, de désarmer le « factuel » pour faire récit, en peu de mots, d'un simple accident ? D'un drame social ? D'une courte information lue et aussitôt oubliée, remplacée par une autre ?

Il y a aujourd'hui une volonté grandissante d'aller chercher dans la littérature matière à interroger ensemble notre présent, et cette volonté se double ici de notre envie de mettre en avant la singularité de cette écriture, sa précision redoutable, sa façon d'aller droit vers l'autre en jouant à dévoiler les coulisses d'un crime pour mieux nous inviter à penser nous-même ce qu'elle continue de nous cacher.

La question essentielle que pose cette écriture, comme le travail que nous avons fait à partir d'elle, est alors celle de l'adaptation : adaptation du réel à la fiction, de la fiction au réel, de la littérature à l'oralité, du fait divers à l'écriture.

Pour l'adaptation à la scène, le texte sera restitué intégralement afin de conserver la mécanique de cette seule et unique respiration textuelle, tout en conservant bien entendu la chronologie du récit. Tout notre travail a consisté au respect de cette matière et à la tentative de restitution du rythme et de l'urgence de cette écriture. Un travail qui a souvent été expérimenté par Jean-Luc Terrade avec les adaptations des textes de Guyotat (Eden Eden Eden), de Büchner (Lenz) ou encore de Beckett (Solo, Pas, Bing, Berceuse ...).

«(...) ils s'amuse, ils font semblant de se mettre en colère et le retiennent, des mains, des bras, par les épaules, et une main le gifle qu'il essaie d'éviter, mais le plus vieux se met en colère en le traitant de pédale et lance son poing, le nez éclate et le sang coule jusque sur la lèvre, un instant il a peur de s'évanouir, pas un mot ni un geste, ça résonne dans sa tête comme le son d'une sirène qui sifflerait trop près et trop fort, le sang coule dans sa bouche, ça reflue, sa langue lèche le flot de sang, la surprise du sang sur ses doigts, il se répète, ils vont me casser la gueule et pourquoi ça tombe sur lui il ne sait pas (...)».



Scénographie

Afin de mettre en avant le texte, de placer cette écriture comme la colonne vertébrale d'un fait divers et d'une proposition orale, le comédien à l'avant scène sera sur un tapis roulant l'obligeant à marcher continuellement tout en proférant cette parole face au public.

En fond, deux grands panneaux de plastique faisant références aux portes d'accès des réserves de grandes surfaces. A l'avant scène, des écrans de télévision rapportent en simultané le visage du narrateur.



Actions de sensibilisation

En parallèle à cette création, des actions de sensibilisation peuvent être envisagées par la Compagnie auprès d'un public scolaire ou d'associations afin d'évoquer et de mettre à distance la notion de violence dans un travail théâtral et chorégraphique. Actions qui peuvent prendre la forme de stages ou de master-class avec le metteur en scène et le comédien et permettre au public d'appréhender une écriture singulière qui traite d'une thématique récurrente de notre société.

La Cie Les Marches de l'été a participé au programme académique «A la découverte des écritures contemporaines» organisé par le Rectorat, l'IDDAC et le Glob Théâtre lors de la saison 2015/2016 avec le Lycée Fernand Daguin (M.Philippe Béziat) et Le Lycée Marcel Dassault (Mme Dalila Roux-Salembien) à Mérignac.

Jean-Luc Terrade a suivi également le parcours «A la découverte des arts de la Scène» mis en place par le Rectorat et l'IDDAC avec le Lycée Camille Jullian à Bordeaux (M.Detchessahar).



Laurent Mauvignier - auteur



Diplômé en arts plastiques en 1991, il publie son premier roman *Loin d'eux* à 32 ans, en 1999 aux éditions de Minuit, qui restera sa principale maison d'édition. Son deuxième roman publié l'année suivante *Apprendre à finir* est couronné de plusieurs prix, les prix Wepler et prix Fénéon en 2000, et les Prix du Livre Inter et Prix du deuxième roman en 2001.

En 2006 il obtient le Prix du roman Fnac pour son ouvrage *Dans la foule*, roman autour du drame du Heysel, en Belgique en 1985, qui selon Marine Landrot dans le magazine *Télérama* « frappait par son style déferlant, ses phrases longues et noueuses, son art de l'apnée vorace. »

Son roman *Des hommes*, publié en 2009, obtient plusieurs prix, dont le prix Virilo la même année, et le prix des libraires l'année suivante. Le roman se penche sur des souvenirs du narrateur de la guerre d'Algérie et, pour la critique de *Télérama* : « la vérité la plus nauséuse sur une époque honteuse se fait jour. L'atrocité dit son nom, l'opprobre, l'incrédulité, l'humiliation, la

se fait jour. L'atrocité dit son nom, l'opprobre, l'incrédulité, l'humiliation, la bestialité aussi». Selon la critique du journal *L'Express*, l'ouvrage est « un roman majeur de Laurent Mauvignier sur les blessures de la guerre».

Installé à Toulouse, il est pensionnaire de la Villa Médicis de septembre 2008 à septembre 2009.

| |
|---|
| <p>1999 : <i>Loin d'eux</i>, Éditions de Minuit - Prix Fénéon et prix RTBF 2000 : <i>Apprendre à finir</i>, Éditions de Minuit - Prix du second roman des libraires, prix Wepler 2000 et prix du Livre inter 2001 2002 : <i>Ceux d'à côté</i>, Éditions de Minuit 2004 : <i>Seuls</i>, Éditions de Minuit 2005 : <i>Le Lien</i>, Éditions de Minuit 2006 : <i>Dans la foule</i>, Éditions de Minuit - Prix Fnac 2006 2009 : <i>Des hommes</i>, Éditions de Minuit - Prix des libraires et prix des librairies initiales 2010 2011 : <i>Ce que j'appelle oubli</i>, Éditions de Minuit 2012 : <i>Tout mon Amour</i>, Éditions de Minuit 2014 : <i>Autour du monde</i>, Éditions de Minuit 2016 : <i>Continuer</i>, Éditions de Minuit</p> |
|---|

Jean-Luc Terrade - metteur en scène

Il crée la compagnie Les Marches de l'Été en 1979 à Paris puis l'installe en Aquitaine en 1993. D'abord à Sarlat où il crée *La dame aux camélias de Dumas* puis à Bordeaux en 1995 avec *La surprise de l'amour* de Marivaux et les créations de *Quartett* d'Heiner Müller à la scène nationale de Bayonne, et de *On purge Bébé* de Feydeau au TNBA puis au TNT-Toulouse et à Genève. En 1997, il cofonde le TNT-Manufacture de chaussures. Il y crée *Sacrifice*, un triptyque de textes d'Alain Julien Rudefoucauld et *Quelques petits riens*.

En 2000, il s'installe à L'Atelier des Marches au Bouscat où il crée une série de solos et de formes courtes / installations : *Solo*, *Pas moi*, *berceuse*, *fragments de théâtre II* de Beckett avec Daniel Strugeon ; l'adaptation des 25 premières pages d'*Eden*, *Eden*, *Eden* de Pierre Guyotat avec Mathieu Boisset sera repris au Théâtre du rond-point. En 2004, *Le modèle* de Molinier tourne à Londres, Bilbao, Bruxelles et à la biennale de danse du Val de marne.

Jean-Luc Terrade - metteur en scène

La même année, il lance le festival pluridisciplinaire Trente Trente, qui propose chaque année sur divers lieux de la région Nouvelle-Aquitaine des formes courtes et performatives. Il y programme Steven Cohen, Ivo Dimchev, Joëlle Léandre, Mathurin Bolze, Renaud Herbin... mais aussi des jeunes artistes d'Aquitaine : Gianni-Gregory Fonet, la cie des Limbes, la cie Mouka... Par ailleurs, il met en place une série de résidences de création annuelle à l'Atelier des marches. L'année suivante, il crée *Les femmes savantes* à l'Agora de Boulazac puis deux spectacles jeune public : *Jeu de piste à Volubilis* et *L'ange disparu* d'après les illustrations de Max Ducos. En parallèle, il reprend les thèmes de la vieillesse et du temps avec *Au bord de mes/nos ténèbres* dans Novart puis avec *Oh les beaux jours* au Glob Théâtre. En 2010, il revient à un aspect plus plastique de son travail avec l'installation *Le bain* de Jean-Luc Lagarce. Il crée *Et*



toi tu marchais, texte du jeune auteur Lionel Teixeira en Novembre 2012 dans le festival Novart de Bordeaux. Continuant de s'intéresser aux jeunes écritures, il crée *Faut Voir* de Didier Delahais en Janvier 2013 et a créé *Les Petites Boites* au Glob Théâtre en mars 2015.

Jérôme Thibault - comédien



Dans le cadre de ses études il travaille avec Stuart Seide, Claire Lasne, Catherine Anne et Mohamed Rouabhi et se forme sous la direction d'Anne Sicco à l'école L'oeil du Silence.

Comédien et danseur, il joue Treplev dans *La mouette* de Tchekhov, mis en scène par Francis Azéma, conçoit et joue *Assez de corde pour se pendre* d'après Dorothy Parker avec un collectif de comédiens issus de l'école. Il reprend un rôle dans *Fées* de Ronan Chéneau mis en scène par David Bobée, également dans *Trois petites notes* d'après Nancy Huston, mis en scène par Céline Garnavault.

Puis il intègre *The brides* d'Harry Kondoleon mis en scène par Faizal Zeghoudi, *Le cas Blanche-neige* d'Howard Barker, mis en scène par Frédéric Maragnani, *Des couteaux dans les poules* de David Harrower, mis en scène par Thibault Lebert et *L'homme qui tombe* d'après Don DeLillo avec le Collectif Crypsum.

Il participe à la création danse-théâtre *Donc en résumé, je continue à rêver* avec la Compagnie des Songes et à la performance chuchotée *Paysages Nomades* proposée par Monique Garcia. En 2016, il co-met en scène et joue *L'anniversaire* de Harold Pinter avec la Compagnie Modula Medulla et sert l'adaptation du roman de Laurent Mauvignier, *Ce que j'appelle oubli*, mise en scène par Jean-Luc Terrade. Il intervient pour des impromptus avec la Compagnie la boîte à Sel, le Collectif Crypsum, le Glob Théâtre à l'Institut Bergonié ou encore la Compagnie Bougrelas.

En 2018, il travaille sur la création *Moi je vous souhaite tous d'être heureux tous* avec le Collectif Crypsum, collectage de paroles de résidents d'EPHAD atteints de la maladie d'Alzheimer et il est assistant à la mise en scène du spectacle musical *Revers* mis en scène par Céline Garnavault et programmé en 2019 à la Philharmonie de Paris.

Depuis une quinzaine d'années, il est pédagogue/intervenant théâtre et a conçu Taal Theater, un projet d'intervention aux Pays-Bas dans le cadre des cours de français d'établissements néerlandais. En parallèle, il poursuit sa formation grâce à des stages (Tg Stan, Mladen Materic, Groupenfonction, Le Théâtre Organic à Buenos Aires, l'Atelier des Marches ou le Glob Théâtre à Bordeaux ainsi qu'avec de nombreux directeurs de castings). Il joue régulièrement pour le cinéma et la télévision (*Thérèse Desqueyroux* de Claude Miller, *Deux automnes, trois hivers* de Sébastien Betbeder, les séries *Le silence de l'épervier* et *Le passager* pour France 2...)

Revue de presse - le texte

Marianne

BOIRE UNE BIÈRE ET MOURIR

[...] Le récit s'adresse au frère de la victime, à une époque incertaine. On devine que l'affaire a été jugée, ou bien qu'elle va l'être. En tout cas, le temps a un peu passé depuis la mort du jeune homme. Ce temps écoulé a fait jaillir les questions, la souffrance, l'absurdité. Comment peut-on entrer dans un supermarché sans être sûr d'en ressortir vivant ? Peut-on mourir parce qu'on avait envie de boire une bière ? Et surtout : qui se souviendra de ce jeune homme ? La littérature, promet Laurent Mauvignier. Sa plume, proche de l'oralité, retrace l'existence de la victime, se glisse sous son crâne, puis dans celui du frère. Cette multiplication des points de vue dessine lentement un portrait – non pas celui du mort, mais un portrait collectif, le nôtre, celui d'une société qui autorise et orchestre ces crimes et l'oubli de ces crimes. Un long et magnifique poème contemporain sur nos violences et nos amnésies.

Télérama

Après celles du Heysel (Dans la foule) et de la guerre d'Algérie (Des hommes), Laurent Mauvignier explore une nouvelle tragédie, survenue à Lyon en 2009 : la sauvage mise à mort d'un voleur de bière par quatre vigiles, dans l'arrière-boutique d'un supermarché. Son style désormais consacré, hagard, submergeant, inextinguible, fait une nouvelle fois mouche. [...] Son nouveau roman est composé d'une seule phrase de soixante pages, expectorée comme un dernier souffle, où la panique le dispute à l'espoir [...]. Ce cri de révolte contre l'effervescence des existences que la misère a rendues transparentes est d'une insupportable stridence. Mais l'écriture est là, attentive, suspendue, pour offrir des parenthèses de réconfort. En signe de résistance, ce que Mauvignier appelle l'oubli, c'est le souvenir, ce droit à continuer de vivre dans le havre des têtes accueillantes.

Marine Landrot Telerama 26 mars 2011.

Revue de presse - la mise en scène

INF|ERNO

Je me souviens de Samy Frey juché sur une bicyclette fixée au sol et qui, pédalant sur place, égrenait les je me souviens de Georges Pérec. Je me souviendrai désormais des petites foulées de Jérôme Thibault, courant sur place, et récitant d'une voix modulée Ce que j'appelle oubli de Laurent Mauvignier, mis en scène par Jean-Luc Terrade au Glob Théâtre de Bordeaux.

Mais alors que le premier évoquait la mémoire de souvenirs nostalgiques du temps de l'après-guerre, le second nous immerge dans un drame contemporain dont la banalité n'a d'égale que l'atrocité d'une société faisant bien peu de cas de la vie d'un homme, surtout si ce dernier a le grand tort d'être un marginal.

« et ce que le procureur a dit, c'est qu'un homme ne doit pas mourir pour si peu, qu'il est injuste de mourir à cause d'une canette de bière (...) », c'est par ces mots que commence le récit de Laurent Mauvignier, introduit par une conjonction qui laisse à penser qu'il s'est passé quelque chose en amont,

récit qui va se dévider en une seule longue phrase d'une heure pleine de respirations, d'accélération, de ralentissements, toujours énoncé avec cette voix sans colère mais non sans violence, traversée par une émotion retenue et profonde qui s'instille en nous pour nous habiter sans recours de fuite. Car si le narrateur omniscient de ce fait divers réel – au centre commercial Carrefour de la Part-Dieu à Lyon, en 2009, quatre vigiles ont massacré un jeune homme de 25 ans pour avoir bu, sans la payer, une canette de bière -, transposé dans une œuvre qui fait littérature, s'adresse au jeune frère de la victime, à travers lui l'adresse de ce texte – devenu ici monologue théâtral – nous est destinée, à nous spectateurs, consommateurs de grandes surfaces et témoins urbains – mais trop souvent sans urbanité – de séquences mettant en scène des exclus.

Une heure durant – celle de l'agonie de l'homme ? – l'acteur, « éclairé » par un jeu de lumières savamment étudié, va courir sur place en dévidant le film intérieur de

cette chronique d'une mort annoncée d'emblée, le mouvement étant le seul recours à l'effondrement face à l'horreur : surtout ne rien lâcher, garder l'équilibre en bougeant coûte que coûte, jusqu'au coup de tonnerre final annonçant la chute fatale. La chronologie des événements est quelque peu bousculée, seule compte leur convergence vers le même point : l'inanité d'une vie au regard d'une société gangrénée par la barbarie policière. Le visage de l'acteur, filmé en direct, est démultiplié par cinq téléviseurs alignés devant ses pieds tout le long de la scène où, en gros plan, on voit ses traits dire l'incrédulité, l'espoir, l'incompréhension, la peur, les souvenirs heureux du mourant, jusqu'à la séquence finale où les lèvres closes évoquent le silence post mortem alors que lui continue à retenir l'inéluctable. Au creux des mots qui se déversent, des images distordues par le chaos des chocs reçus – chairs tuméfiées, nez éclaté sous les coups assénés dans les réserves où l'homme a été conduit – se mêlent et s'entremêlent dans un flot continu...

Ainsi peut s'arrêter brutalement une existence, celle d'un marginal que l'on pleurera vite sous des paroles convenues avant de l'oublier aussi sûr que de son vivant on l'a ignoré ; « J'ai appris pour votre fils, dira-t-on au père, boucher, dans quel monde vit-on... », avant de retourner à ses affaires.

La mise en scène, les ombres et lumières de Jean-Luc Terrade, directeur artistique de la Cie des Marches de l'Été et du Festival international des Rencontres de la Forme Courte, se plient avec une sobriété « parlante » aux modulations de cette longue phrase pour accompagner les variations sans jamais souligner à l'excès le drame qui se joue. C'est ainsi que se laisse entendre l'insupportable et terrible banalité d'une exécution en règle. Jérôme Thibault, quant à lui se fait le sensible porte-voix, tout à la fois distancié et traversé par une émotion aussi tangible que discrète, « à fleur de peau », de cet homme anonyme à la mort « exemplaire ».

Yves Kafka Inferno Magazine 04 avril 2016

INF|ERNO

Si la première édition de Ce que j'appelle oublié nous avait déjà très fortement impressionné, la présente, encore plus épurée scénographiquement, coupe littéralement le souffle pour laisser le spectateur sans voix, comme sous le choc d'une épiphanie théâtrale.

La scénographie, des plus dépouillées, a gagné en force dans la petite salle aux murs de béton brut de l'Atelier des Marches, écho des agglomérations rugueuses de l'entrepôt. En fond de scène, encadrant le tapis roulant, six faisceaux de pluie de lumière tombent à la verticale, contrepoints des ombres qui défilent sur le visage de l'acteur miroir du drame. Ainsi le metteur en scène bordelais, Jean-Luc Terrade, directeur artistique de la Cie Les Marches de l'Été _ à qui l'on doit le festival international Trente Trente, les Rencontres de la Forme Courte _ invente-t-il avec une sobriété « parlante » les conditions idoines pour faire entendre les variations immobiles de cette longue phrase, ce flot de mots venus d'une incompréhension vécue en direct et qui n'en finissent pas de charrier les menus événements d'une mémoire mise à mal. Se distille jusqu'à nous l'absurde banalité des nouvelles barbaries urbaines dont Jérôme Thibault, à l'unisson, se fait le très sensible porte-voix, à la voix distancié et mû par une émotion à fleur de peau bien qu'impeccablement retenue. Le souvenir de l'homme anonyme à la mort « exemplaire » cognera longtemps à la porte de notre inconscience collective.

Et si cette mort est en tous points « scandaleuse », elle est à nos yeux redoublée d'un autre scandale, certes d'une moindre intensité, mais qui dit aussi quelque chose de la friilosité ambiante d'un monde délétère où la violence ordinaire du quotidien est proscrite dans la culture de masses visant à divertir. Ainsi en va-t-il du choix des programmateurs : en effet si certains ont su déceler en cet objet artistique accompli - contenu, scénographie, jeu de l'acteur - l'exacte pépite qu'il est, d'autres hélas plus nombreux semblent d'emblée s'en écarter car pour eux le sujet est frappé illico du sceau de l'inéligibilité, comme si seuls les chamallows acidulés - mais non acides - méritaient d'être distribués au plus grand nombre.

Yves Kafka Inferno Magazine 28 février 2018



Cie Les Marches de l'Été

17 rue Victor Billon

33110 Le Bouscat

05 56 17 05 77

www.marchesdelete.com

Contact diffusion

diffusion@marchesdelete.com